
STEFANO SANTORO
Dall'Impero asburgico alla Grande Romania. Il nazionalismo romeno di Transilvania fra Ottocento e Novecento
 Milan, Franco Angeli, 2014

STEFANO SANTORO est un jeune historien italien dont l'intérêt pour l'histoire de l'Europe centrale et du Sud-Est s'est déjà concrétisé dans deux thèses de doctorat, valorisées ensuite sous la forme de deux livres : *L'Italia e l'Europa orientale. Diplomazia culturale e propaganda 1918-1943* (2015) et *Dall'Impero asburgico alla Grande Romania. Il nazionalismo romeno di Transilvania fra Ottocento e Novecento* (2014). Dans le premier ouvrage, trois chapitres sont consacrés à différents aspects de l'histoire roumaine, alors que le second est entièrement dédié à cette problématique. Le livre ci-présent constitue la plus récente des contributions monographiques consacrées au nationalisme roumain en Transylvanie à la fin du XIX^e et pendant les premières décennies du XX^e siècle.

Stefano Santoro propose une approche un peu inédite parmi les projets de recherche déroulés dans l'historiographie roumaine : l'analyse de l'idéologie nationale embrassée par l'élite politique roumaine de Transylvanie avant la Première Guerre mondiale et après la Grande Union. Dans les conditions où les historiens roumains ont généralement analysé séparément la carrière politique et l'engagement idéologique de l'intelligentsia impliquée dans le mouvement national transylvain, la période avant 1918 étant revendiquée, selon la périodisation avec laquelle l'historiographie roumaine a opéré jusqu'à présent, par les « modernistes », alors que l'entre-deux-guerres fait l'objet d'étude des « contemporains », le présent ouvrage

vient unifier dans la dynamique temporelle le parcours politique et idéologique de ces personnalités. C'est à la fois une vaste incursion dans la vie culturelle et politique de l'époque et une démarche comparative censée relever les spécificités des différents segments biographiques des personnages cibles.

Le chapitre introductif dévoile les motivations de l'étude, les principales interrogations formulées en marge du sujet, l'organisation et la structure de la recherche, ainsi que des considérations méthodologiques. Les quatre chapitres suivants développent le sujet et sont suivis d'un « épilogue », d'une riche bibliographie de l'historiographie roumaine et de celle internationale et d'un index de noms. Le premier chapitre, « Entre libéralisme et ethnicisme », présente des aspects à caractère préliminaire, de nature à mieux soutenir le débat. Le deuxième chapitre, « Vers les masses : la phase démocratique et libérale », évoque des aspects tels que la radicalisation du nationalisme roumain en Transylvanie, la culture-bastion de l'identité nationale, les relations des nationalistes roumains transylvains avec le Vieux Royaume, le nationalisme transylvain et la guerre. Selon la thèse essentielle de ce chapitre, à la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant – soit à la veille de la Première Guerre mondiale –, le nationalisme roumain transylvain devient plus radical, avec la contribution consistante du Vieux Royaume de Roumanie, d'où viennent des influences culturelles et des initiatives de facture nationaliste, alimentées, entre autres, par la communauté des réfugiés transylvains à Bucarest. Le troisième chapitre, « Du nationalisme d'opposition au nationalisme dominant » constitue avec le quatrième chapitre, « Nationalisme radical et ethnocratie totalitaire », le noyau

de l'interprétation proposée par l'auteur. Une fois l'idéal national accompli, suite à l'union de 1918, le nationalisme des Roumains transylvains perd de sa dimension libérale et démocratique et connaît un processus de radicalisation, qui le rapproche du fascisme – thèse développée dans ces deux chapitres. Le parcours politique et idéologique de personnalités telles que Octavian Goga ou Alexandru Vaida-Voevod est significatif de la réorientation des options des leaders transylvains vers un nationalisme à caractère ethnique, radical et antisémite. Cette évolution du nationalisme des Transylvains après la Grande Union, notamment dans les années 1930, le conduira vers une relation de convergence avec l'extrême droite et vers la fusion avec le mouvement légionnaire. Pour mieux décrire cette dynamique, l'auteur se sert du concept de « nationalisme totalitaire », conçu comme une étape d'extrême radicalisation du nationalisme des Transylvains de la Grande Roumanie.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur s'arrête inévitablement sur l'orientation de la génération '27 vers l'extrême droite, discutant principalement les significations de l'engagement idéologique de Émile Cioran dans la période « roumaine » du philosophe et la réorientation radicale de ses convictions pendant son exil à Paris. Le dernier chapitre, « Épilogue : nationalisme après nationalisme », analyse les événements survenus après la cessation du Nord de la Transylvanie, suite au Diktat de Vienne, du 30 août 1940, période caractérisée inévitablement par la radicalisation de l'orientation nationaliste de nombreux leaders transylvains.

Une approche semblable dans la littérature internationale est celle de l'historien hongrois Sándor Bíró, dans un livre publié en 1992, *The Nationalities Problem in*

Transylvania 1867-1940. A Social History of the Romanian Minority under Hungarian Rule, 1867-1918 and of the Hungarian Minority under Romanian Rule, 1918-1940.

Il convient de remarquer le professionnalisme de Stefano Santoro dans la recherche d'un sujet d'histoire contemporaine roumaine complexe et compliqué, plein de pièges et susceptible d'exercer sur un historien moins avisé une séduction partisane ou polémique. Ce livre constitue une surprise agréable pour le lecteur roumain, qui admire à la fois la désinvolture avec laquelle l'auteur se meut dans des problématiques d'histoire transylvaine et roumaine du XIX^e et du XX^e siècle, que la familiarité avec laquelle il sait gérer et utiliser une vaste bibliographie de spécialité en roumain, des sources primaires publiées ou inédites à côté d'une littérature secondaire riche et diversifiée. Il se situe ainsi dans la lignée Keith Hitchins ou Francesco Guida, pour ne mentionner que deux des « roumanistes » les plus illustres de l'historiographie internationale actuelle.



ION CÂRJA

ALIN ALBU
**Protopopiatul Ortodox Alba Iulia
între anii 1940 și 1945**

 (Le Doyenné orthodoxe d'Alba Iulia
de 1940 à 1945)

 Avant-propos par prof. d'univ. dr. ALEXANDRU
MORARU

 Cluj-Napoca, Academia Română, Centrul
de Studii Transilvane, 2014

LINTÉRÊT POUR la restitution globale du passé récent d'une manière moins circonscrite au cadre événementiel, mais compatible avec les exigences de l'écrit historique, enregistre une contribution remarquable sur le plan éditorial par la publication de l'ouvrage du prêtre Alin Albu dédié à l'évolution du doyenné d'Alba Iulia dans une période historique extrêmement sensible, avec des développements générateurs d'effets sur le long terme au niveau de l'Église et de la société. Le lecteur a l'opportunité de prendre contact avec une réalité approché à travers la grille d'une insolite osmose entre l'histoire de l'Église et l'histoire locale. Cette dernière a pu devenir une discipline autonome dans le cadre de l'historiographie roumaine grâce à la préoccupation des spécialistes du domaine de valoriser les chances offertes par l'accès plus large aux sources d'archives et de poursuivre des directions thématiques similaires à celles de l'écrit historique européen. Quant à l'histoire de l'Église, elle a été intensément fréquentée par les historiens roumains à l'époque des Lumières et pendant le Romantisme, alors que le recours aux méthodes positivistes d'analyse des faits et des institutions du passé a favorisé dans l'entre-deux-guerres des disponibilités polémiques visant des aspects controversés du Moyen Âge et de l'époque pré-moderne, telles que l'appartenance confessionnelle des dynastie fondatrices des États

roumains ou bien l'apparition de l'Église roumaine unie. Le pluralisme confessionnel, devenu une marque spécifique de la société roumaine de Transylvanie, a inspiré dans une première phase des approches polémiques issues de la compétition entre les deux Églises au sujet du mouvement d'affranchissement national, de la relation avec l'autorité séculière ou de la légitimité de certaines revendications patrimoniales. La disparition de contraintes idéologiques, qui rendaient ces sujets inabordables pour les historiens du domaine, de même que la prise de conscience de l'importance de l'Église en tant que facteur catalyseur des solidarités sociales et inspiratrice des normes communautaires de conduite, ont conduit à des visions unilatérales plus nuancées et à l'étude des aspects d'interférence, comme, par exemple, l'importance de l'enseignement confessionnel, le rôle du clergé dans la structuration d'une société civile chez les Roumains transylvains ou l'impact des appartenances juridictionnelles sur les comportements individuels et collectifs. Des facteurs objectifs ont fait que les sujets d'histoire de certaines structures ecclésiastiques ont été privilégiés dans l'espace culturel roumain, l'Église et les institutions locales constituant pendant plusieurs siècles les seules sources des documents écrits censés aider à la reconstitution d'une histoire du mental collectif, d'une manière rapprochée des paradigmes de l'écrit historique français du siècle passé.

L'auteur assume une double condition, d'homme de l'Église et d'historien familiarisé avec les exigences de l'esprit critique nécessaire à toute recherche scientifique. Sa démarche devient ainsi un test de la capacité d'accorder des attitudes et des points de vue issus d'appartenances confessionnelles et de repères éthiques avec la manière positiviste d'écrire l'histoire et avec la préférence pour le document écrit.